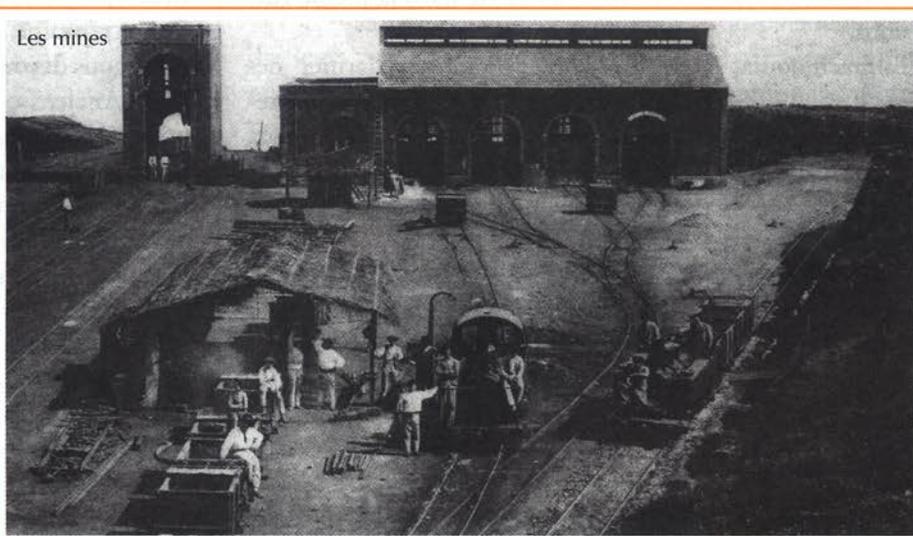


**L**a commune de plein exercice de Béni-Saf s'étendait sur 11 875 hectares. Son centre était situé dans une ravine au fond de laquelle un port artificiel avait été créé. Il permettait l'exportation du minerai d'un important gisement de huit millions de tonnes.

La métallurgie française n'était pas intéressée par le traitement de cette hématite à haute teneur en fer. Elle était par contre très recherchée par les usines sidérurgiques des Etats-Unis et de Grande Bretagne. Mises en valeur dès 1835 par Paulin Talabot, les mines de Béni-Saf, exploitées en galeries souterraines et à ciel ouvert, étaient



Les mines

contiguës à un port bien protégé de 18 hectares construit en 1881. Avec une profondeur de 8 à 9 mètres, il pouvait recevoir des navires dont le tirant d'eau augmenta rapidement. Le minerai était extrait par la Compagnie Mokta-el-Hadid créée en 1845 par Jules Talabot.

Ce bassin de Béni-Saf représentait 21 % de la production minière algérienne. Deux voies Decauville, longues chacune de 3 km reliaient les deux principaux sites d'extraction au port d'embarquement. Dès 1883, la production de 264 804 tonnes donnait lieu aux mouvements de 341 navires jaugeant 211 534 tonnes. Par la suite, avec plus de 400 000 tonnes exportées en moyenne annuelle, la mine était un des poumons d'une région dont le port était au cœur de l'activité économique. Avec 3 500 hectares, loués à de nombreux petits agriculteurs, la compagnie Mokta-el-Hadid était le plus gros propriétaire terrien.

Au début du siècle, cette compagnie détenait avec MM. Chabert, Talensier et Gautier la majeure partie des terres de la région. Propriétaire du sol, elle exploitait le sous-sol et donnait ses parcelles en fermage ; c'est là certainement une des causes du peu d'importance de l'agriculture béni-safienne jusqu'à la mise en valeur de la plaine de la Tafna.

Par la suite, les autres propriétaires qui ne cultivaient pas en faire valoir direct, revendirent leurs terres à des agriculteurs originaires du sud de la France. L'île d'Archgoul ou Harchgoun dont nous avons fait Rachgoun était "l'insula Acra" des Romains. Située à l'ouest du cap Oulhasa à un mille de la côte, elle culminait à 60 mètres d'altitude. Déjà signalée en 1900 par un phare, construit quelques années plus tôt sur la partie nord-est la plus élevée. Son faisceau lumineux était visible à 29 milles nautiques du littoral. Une petite anse bordée d'une plage de sable fin située à l'embouchure de la Tafna, portait également le nom de Rachgoun.

Située à 34 kilomètres du village, la gare d'Aïn-Témouchent était la station la plus proche de Béni-Saf sur la ligne des Chemins de fer de l'Ouest Algérien, d'Oran à cette ville par Misserghin, Bou-Tlélis, Lourmel, Er-Rahel, Rio-Salado et Laferrière.

Béni-Saf est situé à 44 kilomètres de Montagnac et à 69 de Tlemcen. En 1900, il y avait un projet de construction d'une voie ferrée de Tlemcen à Béni-Saf, qui ne sera réalisé qu'en 1925.

Le port était une escale appréciée par les équipages des navires des compagnies de navigation côtière assurant les liaisons maritimes régulières entre Arzew, Oran et Nemours. De nombreuses routes reliaient Béni-Saf à Tlemcen et Marnia par l'intérieur des terres. La départementale n° 10 joignait Sidi-Bel-Abbès à Béni-Saf par Palissy, Parmentier, puis De Malherbe et Aïn-Témouchent. Venus des petits ports espagnols situés

entre Almería et Villajoyosa, à bord de leurs chalutiers appelés aussi "Papa Mona" en raison de la forme largement arrondie de leur plage arrière, les pêcheurs surent tirer partie des hauts fonds ainsi que des courants en provenance de l'Atlantique. Selon une étude réalisée par M. Albert Campillo, l'importance des pêcheries béni-safiennes, de l'époque était due à trois facteurs :

- l'impact des eaux de surface atlantiques qui balaient en permanence d'ouest en est les strates hydrologiques et les plis du plateau continental, enrichissant en nutriments les zones situées entre la frontière marocaine et les îles Habibas. Il s'ensuit une richesse en plancton favorable au développement des poissons de la haute mer comme ceux des profondeurs.
- La surface importante du plateau continental et du talus.
- Le dynamisme des pêcheurs qui ont progressivement mouillé leurs filets dans des zones de pêche situées entre le



Village supérieur

cap des Trois Fourches et les îles Habibas, depuis la côte jusqu'aux fonds de 600 mètres. Il convient de noter, qu'avec un simple sondeur à éclats aux performances très limitées, deux patrons de pêche de Béni-Saf ont découvert deux bancs de pêche qui portent aujourd'hui leur nom à plus de cinquante milles de leur port (bancs Campillo et Guiard).

### Administration municipale en 1900

Au début du XX<sup>e</sup> siècle Béni-Saf avait une population de 5 223 habitants dont 2 120 Européens, parmi lesquels de nombreux immigrés espagnols employés dans les mines, sur le port, au défrichage et à la fabrication de charbon de bois.

Le village avait plusieurs écoles de garçons, de filles ainsi qu'une maternelle. Quelques années plus tard, en 1908, le centre abritait 7 504 personnes dont 2 903 Européens. Le hameau ainsi que l'îlot de Rachgoun dépendaient de la commune.

- Maire : M. Angelvy, ingénieur;
- Adjoints : MM. Grévon et Montcouquiol;
- Secrétaire : M. Achille de Hovre;
- Garde champêtre, crieur public et afficheur : M. Eloi;
- Médecin de colonisation : Le docteur Schieffer;
- Curé : M. L'abbé Delmay;
- Instituteurs : MM. Bouyssou directeur, Perbost et Vacher, adjoints;
- Institutrices : Melle Roubion, directrice, Melles Bouquin et Mazinc,

- adjointes;
  - École maternelle : Melles Hortense Orsini et Desbiolles, adjointes;
  - Postes et télégraphe : Mme Perbost, receveuse.
- En raison de l'activité de son port minier, deuxième d'Al-

gérie après Bône, Béni-Saf était largement ouvert à la navigation internationale. Son administration portuaire était dirigée par M. Rouquette, capitaine du port, et M. Finestra, garde maritime.

- Bureau des douanes : M. Saint-Jours, receveur;
- Agent consulaire des Etats-Unis : M. Milsom;
- Vice-consul du Royaume-Uni : M. Smith.

et aux transactions portant sur le crin végétal, l'alfa, les vins, les céréales, les huiles ainsi que sur les fruits.

- Boulangers : MM. Cazadaban, Miguel Cid, Simon Benkemoun;
- Briquerie-tuilerie : M. André Dalmas, fournisseur des pavés des trottoirs de Béni-Saf;
- Charrons forgerons : MM. José Serano, François Cuello;
- Cordonniers : MM. Joseph Nizzoli, Manuel Vincent, Joaquim Molina;
- Courtier maritime : M. Louis Fage,
- Epiciers : M. Charles Cazadaban, Abraham Médioni, Joseph Sébaouni, Miguel Cid, Pedro Gonzalès;
- Ferblantier : M. Labouze;
- Géomètre : M. Léon Tessier;
- Hôtelière : Mme Dupuy à l'hôtel des Voyageurs;
- Ingénieurs : MM. Angelvy, Béguin et Moulet;
- Minerai : Compagnie de Mokta-el-Hadid;
- Peintre-vitrier : M. Joseph Lliteras;
- Sage-femme : Mme Eloi.

Le marché et la poissonnerie



Un agent consulaire du Royaume d'Espagne.

### Artisans et commerçants en 1900

Par sa situation portuaire au débouché de la plaine de Hennaya et de la vallée de la Tafna, Béni-Saf entretenait dès la fin du XIX<sup>e</sup> siècle une grande activité commerciale liée à ses mines, mais aussi par la suite à ses usines de salaison

### Un village mais surtout des hommes

La vie quotidienne était rythmée par les accostages, près de la capitainerie, des navires qui, à partir de Mostaganem, Arzew et Oran, assuraient les liaisons avec les ports de la côte Est. Sacs de courrier, colis d'épicerie, ballots de tissus, sacs de ciment ou de plâtre étaient directement pris en charge par les destinataires sur le quai, dès l'arri-

vée des bateaux à vapeur des lignes côtières algériennes de la Société Schiaffino, d'Hauteville, Jobez, Mathieu et Cie.

Il convient aussi de ne pas oublier le départ de nuit des chalutiers et leur retour à quai à la nuit tombante, escortés du concert des mouettes criardes et affamées.

À la fin d'une longue et pénible journée de travail en mer, le fran-

chissement de la passe par les chalutiers était, comme dans tous les ports du monde, suivi par la foule des curieux. Dès l'accostage, aussières engagées sur les bollards, le patron de pêche mettait en panne, le moteur s'arrêtait après les hoquets des derniers soubresauts des pistons.

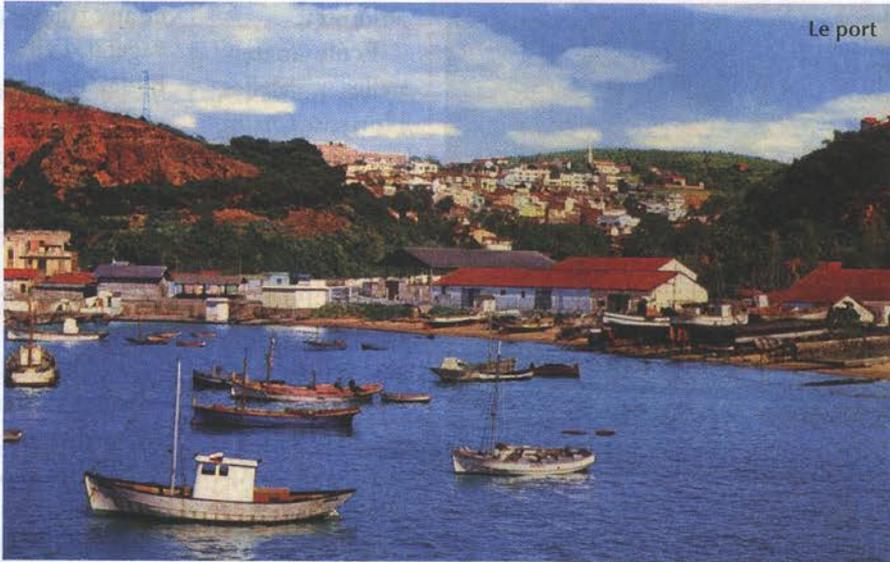
### Agriculteurs et viticulteurs en 1900

La compagnie Mokta el Hadid louait ses terres à de petits producteurs maraîchers, souvent anciens ouvriers, qui vivaient du produit des jardins de Diar-er-Riah et de Teni-Krent.

La majeure partie des propriétés avait de 10 à 20 hectares, exception faite de deux exploitations louées par la Compagnie sur le plateau de Camerata qui s'étendait sur 194 et 940 hectares.

À la création de Béni-Saf en 1880, les propriétaires musulmans étaient seuls à détenir des titres sur des fractions de terres collectives. Propriétés que beaucoup revendirent à des spéculateurs qui eux-mêmes s'empressèrent de les revendre à ceux qui s'installèrent au village pour les cultiver en faire-valoir direct. Parmi les fellahs, 138 propriétaires cultivaient 4 300 hectares soit 32 hectares en moyenne par propriété.

La loi du 25 juillet 1873 marque le début de l'installation des propriétaires européens en permettant à la direction des Domaines de leur délivrer des cer-



Le port

tificats de propriété sur des parcelles couvertes de broussailles. Ces coteaux de Béni-Saf, recouverts de lentisques et de palmiers nains, dénués de toute vocation agricole, devinrent par la suite de belles propriétés grâce à l'opiniâtreté de défricheurs arrivés à bord de balancelles avec quelques vêtements réunis dans un baluchon et leur inséparable gargoulette. En arrivant, ils s'abritaient dans les grottes bordant la plage de Sidi-Bou-Cif. Il n'était pas rare de découvrir, perdus dans le Djebel, des hommes s'abritant dans des maisons de torchis recouverts de roseaux. Venus des côtes espagnoles toutes proches et notamment des villages des environs d'Almeria, Valence, Santa-Paula, Torre-Vieja, Malaga, Carbonera, ils défrichaient des sols couverts de lentisques, creusaient des puits pour aller, parfois avec de grands risques, chercher l'eau à 45 mètres de profondeur. Ces terres ne leur appartenaient pas, ils les dessouchaient et avec le bois fabriquaient du charbon qui constituait pour eux avec quelques produits de petits élevages, leurs seules ressources. Un maquis au milieu duquel ils avaient construit une pauvre cabane devenait un lieu de vie et d'espérance, avec quelques cultures de légumes et un poulailler. Parfois aussi dans cet enclos, après un douloureux décès, une pauvre croix surmontait un petit tumulus. Une fois le terrain défriché, nettoyé et

mis en culture, les producteurs de charbon de bois ou "carboneros" profitaient durant des années des premières récoltes qui représentaient le fruit de leur travail de défrichage. C'est alors que le propriétaire reprenait son bien ou le leur donnait en fermage.

Certains Béni-Safiens se souviennent peut-

être encore du caravansérail où les corricolos changeaient leurs chevaux. Vers 1905 la famille Montesinos tenait cette "cantinica" ou petite cantine, terme hérité de la conquête, située au bord de la route de Béni-Saf à Aïn-Témouchent, sur la droite avant d'arriver à la ferme Serres.

### Une agriculture de région pauvre

À l'Est de Béni-Saf, le plateau de Camerata était propriété de la Société Mokta-el-Hadid. La situation à l'Ouest, dans la vallée de la Tafna qui rejoint la mer en face de l'île de Rachgoun n'était guère satisfaisante. Une vaste région marécageuse s'étendait jusqu'à l'est de la commune de Nemours était depuis longtemps abandonnée par les populations des douars Tafna et Zénata du fait de son insalubrité.

En raison de l'ensablement de son embouchure, la Tafna grossie par les eaux de l'oued Isser occidental (ne pas confondre avec l'oued Isser oriental qui rejoint la mer entre le Cap Bengut et Dellys dans le département d'Alger), débordait régulièrement sur des marais qu'il fallait impérativement drainer et assécher par la plantation d'eucalyptus. Il était nécessaire pour cela de convaincre les fellahs de protéger ces arbres de la dent des chèvres. Durant une période qui s'étendait de la fin du XIX<sup>e</sup> siècle jusqu'en 1925, la famille

Barret arrivée en Algérie en 1842 et implantée à Aïn-Temouchent en 1849 allait se consacrer à l'assainissement et à la mise en culture de ces marécages. Des agriculteurs des communes des Trois-Marabouts et d'Aïn-Temouchent vont transformer ces marais insalubres situés à l'ouest de Béni-Saf en actif poumon agricole d'une région dont les orangers, mandariniers, clémentiniers et pomelos vont remplacer les lentilles. Cette zone devenue prospère par le travail des hommes faisait partie de la commune mixte de Remchi, son administration était installée à Montagnac où des carrières de marbre de premier choix étaient exploitées par la société d'Auteroches, son siège social étant à Paris, 57 rue Taitbout.

En cette fin du XIX<sup>e</sup> siècle, seules les lentilles, pois chiches, maïs, blé rouge de Montagnac ainsi que les céréales secondaires étaient cultivés pour satisfaire une importante demande locale. Les stomates de la face inférieure des feuilles de légumineuses, notamment, pois chiches et lentilles, avaient la faculté d'absorber l'humidité des brises de secteur Est venues de la mer, subvenant ainsi aux insuffisances hydriques d'un sol ingrat, mais enrichi en fin de végétation par l'apport azoté des nodosités laissées par les cultures vivrières.

L'égrenage des gousses se faisait au moyen d'un rouleau tiré par un mulet, opération suivie après la rosée du matin, par le vannage à la fourche afin de séparer les grains de leurs gousses. Pauvres moyens mis en œuvre pour cultiver dans ces collines de quoi nourrir des hommes et remédier à leur pauvreté !

Parmi les agriculteurs et les viticulteurs de cette époque citons : MM. André Dalmas, Delmay, Ducas, Larguier,

Nony et Miguel Serrano à Béni-Saf ainsi que Mme Vve Barret, MM. les frères Barret, M. Désiré Leplus et M. le Pasteur Piguët et son fils Pierre, M. Paul Ryckwaert aux Trois-Marabouts et à Sidi-Daho.

### Agriculteurs et viticulteurs en 1955

Pour des agriculteurs venus de Haute-Garonne, du Tarn et des départements du sud de la France et d'Espagne avec leurs cépages et leurs porte-greffes, la vigne faisait partie de leurs traditions. Cependant avec une pluviométrie mal répartie, oscillante entre 400 et 500 mm/an, les légumes secs, fèves, pois chiches, pois, assuraient les meilleurs revenus et occupaient la plus grande partie des surfaces cultivables. Le vignoble de Béni-Saf couvrait alors 600 hectares avec une production de 20 100 hectolitres dont 700 de vin blanc, avec un rendement moyen de 33 hectolitres à l'hectare et une teneur alcoolique qui n'était jamais inférieure à 11°5.



Parmi une trentaine de viticulteurs qui cultivaient environ 20 hectares chacun, citons : MM. Belhachemi Mohamed, Mankouri ben Ali et ben Amar, Mankouri Mohamed et Lakdar, Soussi Ahmed qui ne vinifiaient pas mais vendaient leurs vendanges ou commercialisaient des raisins de table, des variétés alphonse lavallée, muscat d'Alexandrie, ahmeur bou ahmeur, dattier de Beyrouth.

Citons aussi, Mmes Boulard et Salesson, MM. Castellon, Lévy et Dahan, Mme Jeannine Charbit, MM. Cohen frères, Irénée Dalmas, Louis Dalmas, Charles Delbosc, MM. Derocles et Blachère, Denis Dulac, Louis Dulac, Camille Garesse, Mmes Lapébie, Lazarevitch, MM. André Lecoeuve, Lévy et Dahan, Jules Lopez, MM. Boulard et Salesson, Gaston Maille, Vincent Manuel, Mme Vve Riveil, la société de distillerie de Rio Salado.

À raison de plus de 150 heures de soins culturaux par hectare et par an, ce vignoble fournissait du travail à des tailleurs, conducteurs de travaux, chauffeurs de camions, ainsi qu'à deux négociants en vins installés sur le port. En ces années déjà troublées, le service de la Défense et de la restauration des sols, en accord avec la société Mokta-el-Hadid aménagea dans les environs immédiats de Béni-Saf, sur les flancs de collines jusque-là improductives, des banquettes suivant les courbes de niveau. Ceci afin de remédier aux effets

du ravinement et de permettre par la suite d'y installer des vergers.

Dans la basse vallée de la Tafna, blé dur, vignobles, vergers d'orangers, mandariniers, pomelos et cultures maraîchères remplaçaient les marécages. En raison de leur qualité et de leur précocité leurs produits acheminés vers la métropole par les ports de Béni-

Saf et d'Oran étaient très appréciés. Ces activités induisaient de nombreux emplois dans le transport, l'activité portuaire, l'entretien du matériel, le négoce et les banques.

### Le port de Béni-Saf

Concédée par décret d'utilité publique du 14 juin 1876 à la Compagnie des Usines de Soumah et de la Tafna ; cette entreprise fusionna par la suite avec la

## BÉNI-SAF 1881 - 1962

Compagnie des minerais de fer de Mokta-el-Hadid. À cette époque, les navires ne pouvaient approcher de la côte qu'à une distance de 500 mètres, obligeant le transbordement du minerai à l'aide de petites barges.

La Compagnie s'engageait à ses frais et à ses risques et périls à construire et à entretenir un port artificiel et les voies d'accès aux quais et jetées durant toute la durée de la concession fixée à 99 ans. Les travaux d'immersion de blocs de béton constituant la jetée Ouest commencèrent au début de l'année 1877, avec réception définitive par décision du Gouverneur général de l'Algérie en date du 30 mai 1881.

En 1962, l'agglomération et le port avaient une population de 10 795 habitants employés à la mine, sur les quais, ainsi que dans les entreprises agricoles. L'embarquement du minerai se faisait exclusivement par un appontement spécial établi sur la jetée Ouest.

La jetée Est était réservée au débarquement et à l'embarquement des marchandises réservées au commerce dont le quai était desservi par une voie ferrée.

### Les pêcheurs de Béni-Saf

Une trentaine de patrons pêcheurs armaient 43 chalutiers du type « Popa Mona », en raison de leur plage arrière largement arrondie, facilitant la mise à l'eau et la remontée du chalut. Autant de « lamparos » traquaient les bancs de poissons bleus. La pratique de ce pénible mais beau et grand métier fit la renommée d'un port où les pêcheurs étaient estimés comme l'écrivait Jean Brune : « Et tous regardent rentrer les chalutiers qui dansent dans les vagues hargneuses des crépuscules d'hiver, parce que le chalutier représente pour

ces Latins qui naissent avec les cheveux teints par l'iode et les lèvres déjà salées, le fabuleux bateau des pêches miraculeuses ! ».

Ne disposant d'aucun abri naturel le doublement de la passe était dangereux par mer houleuse.

Selon MM. Albert Campillo et Michel Fornet, 780 marins étaient embarqués sur la flottille dont 350 sur les chalutiers (80 % d'Européens), 400 sur les lamparos (proportion inversée) et 30 sur les « petits métiers » en majorité européens. Il convient d'ajouter une multitude d'emplois induits, dans les conserveries, les chantiers navals, les entreprises de construction et de transport, embauchés parmi la population locale.



Ces marins originaires de toutes les côtes de la Méditerranée eurent le mérite de s'adapter aux progrès techniques et scientifiques en passant de la pêche « aux bœufs » pratiquée par des navires à voiles, aux chalutiers chauffant au charbon, puis au moteur diesel utilisant du fuel, combustible admis aux droits réduits, directement livré sur le quai.

Le port de Béni-Saf était une fenêtre largement ouverte sur l'extérieur pour l'exportation vers la France, l'Europe et l'étranger des minerais, de l'alfa et crin végétal. Des vins, des céréales, des agrumes, des légumes et des conserves

de poisson transitaient par ses quais à destination de la métropole. On peut citer les conserveries de poissons Ambrosino, Boronad et Vincent, Charbit et Fernandez, Aracil et Castor, Falcone, Galano, Gimenez, Levy et Micellé.

Parmi les marchandises débarquées, citons des denrées alimentaires, des matériaux de construction et du charbon destiné à la Compagnie Mokta-el-Hadid.

### Juin et juillet 1962 : l'exode

Village de mineurs, de pêcheurs et d'agriculteurs, Béni-Saf connut les enlèvements, les exactions en tous genres, égorgements, mutilations. À partir de 1954, durant la guerre d'Al-

gérie, la proximité de la frontière marocaine était à l'origine d'un climat permanent d'insécurité et d'abominables images d'une guerre atroce, dont il convient de ne pas oublier l'ensemble des innocentes victimes.

Ainsi, qu'en est-il de MM. Jean-Jacques Sicsic, Emile Bensoussan et du Dr Benoliel, ainsi que de la vingtaine d'hommes et de

femmes de Béni-Saf enlevés ou assassinés dans leurs fermes ou sur les routes par des groupes armés ? Qu'en est-il de tous ceux qui, pour ne pas subir le même sort, abandonnaient tout, s'en allaient vers les ports et les aéroports, sans valise, avec les membres de leur famille ?

L'histoire de Béni-Saf s'achève avec la vision altérée par le temps de ces malheureux, démoralisés, désespérés, fuyant éperdument leur village.

Le 10 mars 1957 fut marqué par le tragique piratage du chalutier « Marc-Éric » dont cinq Européens de l'équipage

composé du patron de pêche Clemente, du second Perlès, du mécanicien Robert Seloat, du novice Jojo Aldeguer et du mousse Jean-François Ruiz, furent atrocement assassinés par trois pêcheurs autochtones embarqués sur l'un des plus beaux chalutiers de l'armement Boronad. Les corps de MM. Clemente et de Jean-François Ruiz furent recueillis. Quant à Jojo Aldeguer, âgé de 16 ans, ligoté à l'ancre du navire, son corps immergé par 600 mètres de profondeur ne sera jamais retrouvé.

En 1962, les pêcheurs et leurs familles entassés à bord de leurs chalutiers virent s'éloigner les maisons s'étageant le long des escaliers de Béni-Saf. Ces travailleurs de la mer ont laissé des infrastructures, chantiers de construction navale, cales sèches, conserveries, usines de salaison en parfait état de fonctionnement. Ils n'ont rien pris à l'Algérie, n'emportant dans leurs cales que leurs filets qu'il faudra bien mouiller dans le sillage des hélices labourant les flots d'autres golfs au large de Port-Vendres, Port-la-Nouvelle, Gruissan, Palavas, Sète ou Carry le Rouet.

Nous nous souvenons des problèmes soulevés à cette époque par l'arrivée dans les ports languedociens et provençaux de chalutiers modernes construits après 1945, afin de remplacer des unités coulées durant leur participation à la seconde guerre mondiale.

Forts d'une longue expérience et des techniques modernes pour l'époque, ils laissèrent en 1962, des méthodes qui permirent à des Algériens, dont les ancêtres n'étaient pas des hommes de mer et n'avaient aucune pratique de la pêche, d'entamer et de poursuivre une activité maritime dont cette partie du littoral oranais était dépourvue.

Les agriculteurs et les mineurs, tous ces hommes sans passé, sont partis comme leurs aïeux étaient arrivés sur cette côte. En franchissant la Méditerranée, comme leurs grands parents venus d'Espagne, de France ou d'Italie, ils

pensaient déjà à se reconstruire pour être utile, ouvrir d'autres sillons, tracer d'autres sillages, entamer d'autres carrières, en métropole ou à l'étranger en donnant la priorité aux écoles où leurs enfants pouvaient reprendre des études profondément perturbées par la guerre. L'histoire de cette ville minière, incrustée dans une ravine, de son port ouvert sur le monde, de ses artisans, commerçants, mineurs, pêcheurs, avec ses couleurs, ses odeurs de poisson, avec aussi son minerai, c'est celle décrite par Henriette Georges dans son livre "L'escalier de Béni-Saf", anecdotes de la vie quotidienne telle qu'on la vivait.

### Conclusion

Le port de Béni-Saf constituait le cœur d'une région dont la mine et l'agriculture étaient les deux poumons qui lui permettaient de respirer et, outre la pêche, de s'ouvrir sur le large.

La mémoire de ce port s'est constituée sur les bancs de ses écoles communales, de son collège. Des hommes pauvres ayant fait abstraction de leur passé, sans se préoccuper de leur avenir, s'échinaient pour y envoyer leurs enfants. Ceci afin de leur apprendre à écrire, compter, s'exprimer en français, en vue de leur donner une instruction débouchant sur un métier.

Il s'agit surtout de comprendre comment des hommes courageux sont arrivés dans cette ravine et comment ils s'y comportèrent pour aller à la rencontre des autres, adapter leur mode de vie et travailler en parfaite harmonie avec leurs voisins autochtones. Cela dans tous les domaines, à la mine, comme dans les champs, sur mer ou dans les boutiques. Ces gens humbles tiraient de leur labeur des moyens

d'existence pour faire de ce port un lieu d'échanges ouvert sur le monde, jusqu'au jour où ils s'aperçurent qu'ils n'avaient plus leur place à Béni-Saf. Ils envisagèrent alors courageusement de sortir leur famille de cette situation. Comprendre aussi un processus qui a fait d'eux des réfugiés démoralisés, désarmés, groupés sur les quais du port d'Oran ou dans les hangars surchauffés de l'aéroport de La Sénia.

Aujourd'hui et surtout demain, les lointains descendants de tous ces hommes de la mine, des champs ou de la mer éprouvent et éprouveront le besoin de savoir ce que leurs aïeux faisaient dans ce port du soleil, enveloppé des odeurs de poisson et rougi par la poussière du minerai de fer.

Ce texte n'a pas d'autre objectif que celui de remettre en mémoire le souvenir des agriculteurs abandonnant leur ferme, des pêcheurs appareillant en 1962 de Béni-Saf avec leur chalut, car il fallait bien pêcher, ainsi que des mineurs partis après la fermeture de la mine en 1963. Tous n'avaient qu'un souci conserver leurs forces de travail pour retrouver un emploi.

Aujourd'hui, leurs petits-enfants n'ont plus tellement envie de faire le même pénible et dangereux métier. Héritiers des traditions et des valeurs familiales, ils creusent en France ou à l'étranger, d'autres sillons, tracent d'autres sillages et ouvrent d'autres perspectives.

« *Toute idée fausse finit dans le sang, mais il s'agit toujours du sang des autres. Ce qui explique que certains de nos philosophes se sentent à l'aise pour dire n'importe quoi* ». Albert Camus

Photos : Francis Ruiz et Écho de l'Oranie

**NDLR :** M.Scotti avait l'habitude d'accompagner ses textes d'une liste de références bibliographiques et ne manquait jamais d'exprimer, chaque fois, "sa gratitude envers tous ceux qui l'avaient aidé et encouragé dans son entreprise de conservation de la mémoire de ces villages d'Algérie".

Nous prions en particulier M. le Dr Duboucher, MM J.Piollenc, J. Bouche, L. Dulac, L. Baylé, A. Campillo et M. Fornet, de bien vouloir nous pardonner si nous n'avons pu jusque-là, à notre grand regret et faute de place, publier ces remerciements d'Edgar Scotti auxquels s'associe pleinement l'Écho de l'Oranie.